

Freyermuth, Sylvie, *Université du Luxembourg* et Bonnot, Jean-François P., *Université de Franche-Comté*

« Les manuels d'éducation des filles "sages" au XIX^e siècle : sémiologie de quelques ouvrages », in : Brucker, Nicolas, 2007, *Le livre de sagesse. Supports, médiations, usages*, pp. 255-269, Bern, Peter Lang.

Recherches en Littérature et Spiritualité 14

ISBN/EAN : 9783039114955

Manuscrit auteurs

Sylvie Freyermuth¹ et Jean-François P. Bonnot²

¹E.A. 3943 — Centre Ecritures, Equipe Michel Baude - Littérature et spiritualité, Université Paul Verlaine, Metz

²E.A. 2281 — Laseldi, Université de Franche-Comté & Institut de la Communication Parlée, UMR-CNRS 5009, Grenoble

Les manuels d'éducation des filles 'sages' au XIX^e siècle : structures rhétoriques et techniques de composition de quelques ouvrages

DES LIVRES DE MORALE SANS SAGESSE

N'imitiez pas ces ouvrières qui se privent de pain pour acheter un ruban et mettent leur santé en danger afin d'exposer leur honneur.

Préparez-vous à être des femmes et non des grisettes, et le soir, lorsque vous serez rentrée au logis, vous pourrez mettre au pied de votre crucifix votre travail, vos luttes et vos victoires. (M. Jules-Simon, 1911, p. 27).

Ce texte, relativement récent s'agissant de la période qui nous occupe, publié peu avant la première guerre mondiale, reste néanmoins tout empreint de l'*habitus* rhétorique et idéologique du XIX^e siècle en ce qui concerne la représentation des femmes et plus spécifiquement des jeunes filles de modeste condition. À parcourir ces lignes, on est *a priori*, en lecteur moderne, porté à en attribuer la rédaction à l'un de ces moralistes au petit pied, évidemment de sexe masculin, qui eurent d'assez jolis succès de librairie dans la seconde moitié de ce siècle industriel et puritain, dont Michelle Perrot écrit qu'elle fut un « [t]emps de moralisme pesant autant que d'exploitation sexuelle intense par une prostitution en plein essor. L'Église accroît son pouvoir sur les femmes vouées à Marie et au domestique ». (*in* préface Daubié, 1992, p.7) Certes, l'ouvrage est bien composé par un donneur de leçons, mais c'est une femme qui tient la plume : il s'agit de Marguerite Jules-Simon, petite fille de Jules Simon, philosophe, homme politique républicain et conservateur, Président du Conseil sous Mac-Mahon, lui-même auteur d'un livre plus ambitieux consacré au même sujet. Le parallèle entre les deux ouvrages mérite d'être fait, moins en raison de la parenté biologique des deux auteurs, que pour ce qui regarde la filiation et l'évolution idéologique des textes. Le livre de Jules Simon (*L'ouvrière*), publié en 1861, se présente comme un plaidoyer pour une amélioration de la condition féminine, et surtout, en filigrane, comme un catalogue raisonné des devoirs de l'ouvrière dont l'éducation doit être tournée vers le travail et la soumission. Dans les premières pages, le futur sénateur inamovible écrit que « ce n'est pas le travail en lui-même qui est une peine et un malheur, c'est l'excès du travail. Il est à souhaiter que les femmes travaillent dans toutes les classes de la société [...] » (Simon, 1861, p. 13) ce qui, somme toute, constitue un point de vue progressiste. Cependant, dès la préface, Simon donne

un tableau parfaitement irréaliste des ateliers de fabrication, notamment dans le domaine du textile :

Il y a très-peu d'ateliers délétères, et très-peu de fonctions fatigantes dans les ateliers, au moins pour les femmes. Une soigneuse de carderie n'a d'autre tâche que de surveiller la marche de la carde et de rattacher de temps en temps un fil brisé. La salle où elle travaille, comparée à son domicile, est un séjour agréable, par la bonne aération, la propreté, la gaieté. Elle reçoit des salaires élevés, ou tout au moins très-supérieurs à ceux que lui faisaient gagner autrefois la couture et la broderie. *Où donc est le mal ? C'est que la femme, devenue ouvrière, n'est plus une femme*¹. (*ibid.* p. v-vi)

Le propos est absolument contredit par Julie-Victoire Daubié, première bachelière de France, qui écrivait exactement à la même époque (1866) :

Différents économistes ont observé qu'il est des ouvrières qui travaillent plus que des forçats [...]. Les émanations putrides de la chrysalide les laissent en outre sous l'influence d'une maladie, nommée mal de ver ou de bassine, qui les contraint à de longs chômages.

Le cardage et le battage du coton leur font contracter souvent cette terrible phtisie pulmonaire appelée, dans l'idiome énergique de l'atelier, phtisie cotonneuse. [...] cette maladie fournit plus de victimes parmi les ouvrières que parmi les ouvriers. [...] Il est des manufactures où les ouvrières travaillent en toute saison pendant douze heures chaque jour les pieds dans l'eau. (Daubié, 1992, p. 63-64).

Récemment, Ripa (2004, p. 52) notait que les conditions de travail de ces ouvrières très mal rétribuées étaient souvent disqualifiantes pour celles qui possédaient un *savoir traditionnel*, telles les soyeuses rurales de la vallée du Rhône ou, pour Somestad et McMurry (1998, p. 140), dans le cas des filles de ferme de l'État de New York, les fabriques étant tournées vers la consommation de masse de basse qualité, à l'inverse de la situation suédoise où les industriels privilégiaient la production de produits de luxe. De plus, le travail, notamment dans les filatures, était très malsain (Ripa, 2004), engendrant maladies et décès prématurés. Bourdelais et Demonet (1996) montrent d'ailleurs une corrélation entre la mise en place des centres industriels et la dégradation de la santé publique. Ils se fondent principalement sur une étude démographique du Creusot dans le second tiers du XIX^e siècle. La mortalité, surtout féminine, augmente à partir de 1836, pour ne retrouver son état initial qu'en 1876. Diverses hypothèses sont envisagées, de l'insalubrité des conditions de travail (qui n'expliquent pas tout), à la moindre résistance immunitaire des épouses d'immigrants, en passant par la qualité déplorable des conditions d'hygiène et notamment de l'eau (gastro-entérites mortelles, surtout chez les enfants).

Or, dans la suite de son propos, pourtant militant, Julie-Victoire Daubié rejoint Jules Simon, reconnaissant que « les conditions de travail, au point de vue de l'hygiène, du salaire, de la durée sont souvent meilleures à la manufacture qu'à la mansarde, et les mœurs ne sont pas moins mauvaises chez nos ouvrières isolées. » (*ibid.* p. 67) Comme beaucoup d'autres auteurs, elle présente les manufactures textiles de Lowell (Massachusetts) qui comptèrent parmi les premières usines « modernes », comme des havres de paix et de sérénité *et même comme des lieux d'éducation privilégiés* :

Pour amnistier la manufacture, il suffit d'examiner les manufactures allemandes, anglaises et américaines, où le travail ne nuit pas à la dignité de l'ouvrière, et où les sévérités de la loi à l'égard des maîtres immoraux entretiennent l'harmonie entre toutes les classes. [...] Les ouvrières de Lowell, dont l'esprit est cultivé, ont fait bâtir une église,

¹ Nous soulignons.

une académie, ont créé des cours publics ; elles sont lettrées, auteurs même et publient un journal. (*ibid.* p. 67).

À vrai dire, Daubié ne disposait que de renseignements de seconde main et les nouveautés technologiques présentées par d'habiles propagandistes, alliées à l'éloignement et au prestige du « Nouveau Monde », faisaient merveille. À lire ce passage, on serait porté à penser que les industriels du Massachussets étaient des mécènes et des philanthropes, et que les usines textiles étaient des sortes de coopératives où les ouvrières organisaient elles-mêmes le travail et disposaient d'une véritable autonomie durant leurs heures de repos qu'elles auraient notamment consacrées à des loisirs culturels et éducatifs : « les ouvrières... ont fait bâtir... ont créé, etc. ». Il n'était rien. En fait, la ville de Lowell, située à un emplacement stratégique (énergie hydraulique, axes de liaison commodes) attirait « une main-d'œuvre rurale proche, abondante et essentiellement féminine, les fameuses *mill girls* 'paternées' par les industriels » (Mangin, 2002, p. 26). Lowell représente, aux États-Unis, le cas *princeps* d'emploi quasi exclusivement féminin entre 1826 et 1850 (Boryczka, 2006). Montrie (2004, p. 283) rapporte des témoignages recueillis à partir de correspondances d'ouvrières (qui savaient donc lire et écrire). Si certains sont positifs — salaires relativement élevés, environnement fleuri — bien d'autres mettent l'accent sur les conditions épouvantables du travail. Selon Montrie, il est fort probable que les élans romantiques vers la nature de ces jeunes femmes (poèmes et récits bucoliques publiés par exemple dans le *Lowell Offering*, *Operatives' Magazine* ou dans le *New England Offering*) aient procédé d'une sorte de dédoublement mental, l'écriture leur permettant de conserver un lien avec leurs origines rurales. Dans les filatures, contrairement à ce qu'avance Jules Simon, s'il existait en effet de larges baies vitrées laissant entrer la lumière, elles restaient constamment fermées, y compris dans les périodes de fortes chaleurs et permettaient de prolonger la durée du travail tout en économisant le pétrole lampant. C'était le cas dans les usines de Lowell où il fallait maintenir une humidité constante, nécessaire au travail du coton, dont les ouvrières inhalaient les fibres (*ibid.* p. 284). Le docteur Villermé écrivait en 1840, à propos de la situation en France :

Que ce soit la poussière contenue dans le coton brut [...] ou bien le duvet lui-même qui ruine la santé des ouvriers [...] toujours est-il que leur dépérissement est certain [...]. Cette maladie prend, en se développant, les apparences de la phtisie pulmonaire, et les médecins des pays où existent des filatures de coton la nomment phtisie cotonneuse et plusieurs pneumonie cotonneuse. Ces noms sont significatifs. Les victimes vont mourir dans les hôpitaux ; mais à mon grand regret, je n'ai pu nulle part en connaître la proportion. Ce sont surtout des femmes et des enfants ou des jeunes gens, parce que le battage à la mécanique n'exigeant point d'efforts musculaires, on n'en charge presque jamais des hommes faits. » (Villermé, 1840, 2006, p.171).

Il en était de même dans les filatures de Saint-Chamond (proche du Creusot), où les femmes travaillaient dans des conditions si inhumaines que certaines mères auraient pu être poussées à l'infanticide ou à l'abandon (Bechtold, 2001, p. 171).

D'une manière générale, van Poppel (2000, p. 121) indique que dans la première moitié du XIX^e siècle, les femmes néerlandaises (mais une généralisation paraît possible) de 25 à 45 ans présentaient un taux de mortalité plus élevé que celui des hommes de même groupe d'âge. La tuberculose aurait tenu une place déterminante dans ce processus, peut-être à cause des rôles familiaux, les femmes étant davantage au contact des malades, mais peut-être aussi en raison d'une malnutrition chronique, plus remarquable chez les jeunes filles que chez les jeunes garçons, les premières ayant été élevées dans une « culture du sacrifice », au profit des héritiers mâles. Quoi qu'il en soit, les femmes paraissent avoir été plus sensible aux affections pulmonaires et ce que l'on pourrait

appeler le « syndrome de la ‘Dame aux camélias’ » n’est sans doute pas dénué de fondement, particulièrement dans les classes défavorisées. La mortalité réelle est d’autant plus difficile à établir de manière statistique que les victimes, ainsi que le soulignait Villermé, *s’en allaient mourir à l’hôpital*, sans doute dans des conditions particulièrement abominables, déchargeant ainsi les industriels de toute responsabilité « visible ».

À ceci s’ajoute qu’en Europe septentrionale au XVIII^e et au XIX^e siècles, les familles rurales étaient caractérisées par une plus forte autonomie de la jeune femme mariée, qui prenait nombre de décisions dans la gestion du ménage ; cette autonomie décroissait avec l’âge, notamment au moment du mariage de l’héritier (Das Gupta, 1996). Duroux (2001) montre que, dans certains cas, les rôles pouvaient même être inversés, comme en Auvergne, où de nombreux hommes émigraient temporairement en Espagne, les femmes occupant alors une place prépondérante dans la gestion de la vie quotidienne, avec des responsabilités beaucoup plus importantes que celles de la majorité des bourgeoises à la même époque. De ce fait, les célibataires du *lumpen proletariat*, rescapées de l’enfer industriel, se trouvaient sans doute dans une situation extrêmement précaire, n’ayant pas fondé de foyer, ne disposant d’aucun revenu et se trouvant par conséquent obligées de retourner dans leur famille, avec un statut très subordonné, ou pire, condamnées (s’il leur restait quelques forces) à la prostitution. Dans un ouvrage classique, Parent-Duchâtelet notait, en 1836 :

N’oublions pas qu’une foule de causes viennent, à chaque instant, suspendre les travaux de ces fabriques, et réduire à l’inaction, pendant deux ou trois mois, des ouvrières qui ont toujours vécu au jour le jour, qui se sont trouvées dans l’impossibilité de faire des économies, et qui souvent, par suite de la division du travail dans les manufactures, ne savent confectionner qu’un objet spécial. Que peut faire, dans une pareille circonstance, une malheureuse, seule, isolée, sans appui, sans instruction première, entourée de séductions et de mauvais exemples, en proie à toutes les privations, et n’ayant pour perspective que la mort la plus cruelle, celle que détermine la faim ? (Parent Duchâtelet, 1857, p. 82)

D’éducation, de formation à un métier pouvant déboucher sur une plus grande indépendance financière et un épanouissement moral et physique, il n’est évidemment pas question. Contrairement à ce qu’écrivait en 1861 Jules Simon, on voit bien *d’où vient le mal* ; il est évidemment consubstantiel au système économique et social et non à *une nature féminine prédestinée* ; la remarque est en soi peu originale, car l’inégalitarisme et le sexisme de l’époque sont bien connus. Ce qui est réellement intéressant, c’est que la rhétorique utilisée par le grand-père comme par la petite-fille, visent, par des voies différentes, à rendre acceptable ce qui ne saurait l’être. Avec une grande habileté dans la construction du discours, Simon dénonce répétitivement les excès les plus criants, met en exergue les situations les plus inhumaines, s’apitoie sur le sort des malheureuses ouvrières pour mieux justifier *in fine* le système (*cf.* Marillaud, 2006). Nous avons donné une première illustration de cette contradiction empruntée à la préface ; voici maintenant un exemple pris dans le corps de l’ouvrage, où Simon rejoint Parent-Duchâtelet :

Rien n’est plus douloureux à voir qu’une *filature de lin mal entretenue*². [...] La plupart des ouvrières, obligées de quitter la plus grande partie de leurs vêtements, sont là, dans cette atmosphère empestée, emprisonnées entre des machines [...], le corps en transpiration, les pieds nus, ayant de l’eau jusqu’aux chevilles ; et lorsqu’après [...] une journée de treize heures et demie, elles quittent l’atelier pour rentrer chez elles, les

² Nous soulignons.

haillons dont elles se couvrent les protègent à peine contre le froid et l'humidité. Que deviennent-elles, si la pluie tombe à torrents [...] Qui les reçoit dans leur demeure ? Y trouvent-elles une famille, du feu, des aliments ? (J. Simon, 1861, p. 108-109)

Or, quelques pages plus loin, Simon réduit à néant cette belle envolée, dont on notera qu'elle ne concerne que les filatures *mal entretenues*. En règle générale, note-t-il d'abord, « [D]e toutes ces professions, il en est infiniment peu qui soient insalubres par elles-mêmes. [Il n'y a] que trois corps d'état sur plus de vingt, et ces corps d'état n'emploient qu'un personnel restreint » (*ibid.* p. 113). Quant aux manufactures modernes, elles présentent selon lui toutes les qualités. Autour de la fabrique, « des arbres, des prairies, un tranquille et frais paysage ». À l'intérieur des locaux,

L'élégance des machines, les vastes espaces qui les séparent, l'air et la lumière versés à flots et de tous côtés à la fois, une propreté recherchée, rassurent l'esprit sur le sort des travailleuses, et donnent plutôt l'idée d'une activité féconde et bien réglée que d'un travail fatigant et dangereux. Les salles sont drainées, ventilées, chauffées par les appareils les plus nouveaux et les plus coûteux ; des stores s'opposent au rayonnement direct du soleil. [...] Des robinets sont disposés de distance en distance et versent de l'eau à volonté. [etc.]. (*ibid.* p. 114)

Description idyllique d'un univers où tout est ordre (social), luxe, calme et presque volupté ; l'usine est le château des pauvres, une quasi villégiature où il fait bon vivre, où, « à l'heure du repas, [l'ouvrière] peut se promener dans une cour ombragée d'arbres [...]». Tout cet ensemble présente une beauté véritable, parce que tout y est utile et bien ordonné, et qu'on y respecte partout la dignité du travailleur ». (*ibid.* p. 114-115). Force est de reconnaître qu'il n'y a là aucune sagesse, et que le livre qu'à la toute première page Simon annonce comme *un livre de morale* — à entendre dans le sens de philosophie morale et politique — est bien plutôt un ouvrage défendant le *statu quo* économique et la hiérarchie sociale : la *morale* qui y est défendue est donc celle d'un capitalisme en plein essor, du libéralisme non contrôlé, comme l'admet et même le revendique le très ambigu politicien :

Comme il n'était pas possible de supprimer l'inégalité des fortunes, parce que les causes d'inégalité sont permanentes et nécessaires, on a cherché les moyens de corriger autant que possible la pauvreté [...]. Les progrès de l'industrie ont été par eux-mêmes un bienfait immense pour le peuple, puisqu'ils lui ont fourni à la fois du travail et des produits qu'on ne trouvait auparavant qu'à prix d'or. [...] *C'est surtout dans l'intérieur des manufactures, où il passe la plus grande partie de sa vie, qu'on s'est occupé avec sollicitude et succès de son bien-être.*³ (*ibid.* p. iii)

Tout ceci n'est pas sans rappeler certaines utopies de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle, comme celle de la cité idéale d'Arc-et-Senans de Ledoux (Bonnot, 2003 ; Freyermuth et Bonnot, 2006) microcosme autarcique et effrayant d'une société où l'enfermement et l'obéissance aveugle aux préceptes édictés par les maîtres étaient la règle, et *renvoyant également aux théories sur l'éducation développées par Bentham, pionnier de « l'utilitarisme »*, idées popularisées en France par Lepelletier dans son *Plan d'éducation nationale* (présenté par Robespierre à la Convention en 1793). Le Cour Grandmaison (1995, p. 648) rappelle que la morale révolutionnaire visait d'abord à créer un cadre éducatif rigide et quasi militaire, rien ne devant être laissé au hasard, du sommeil aux repas, en passant par les loisirs et les exercices physiques. On peut lire à l'article xiii du rapport de Lepelletier (1793, p. 45-47) :

³ Nous soulignons.

La principale partie de la journée sera employée par les enfants de l'un & l'autre sexe au travail des mains. Les garçons seront employés à des travaux analogues à leur âge, soit à ramasser, à répandre des matériaux sur les routes, soit dans les ateliers des manufactures qui se trouveraient à portée des maisons d'éducation nationale, soit à des ouvrages qui pourroient s'exécuter dans l'intérieur même de la maison : tous seront exercés à travailler la terre. Les filles apprendront à filer, à coudre & à blanchir ; elles pourront être employées dans les ateliers de manufactures qui seront voisines, ou à des ouvrages qui pourroient s'exécuter dans l'intérieur de la maison d'éducation. [...] Une très-petite portion, mais choisie, sera destinée à la culture des arts agréables & aux études qui tiennent à l'esprit.

Au demeurant, le plan de Lepelletier (assassiné en janvier 1793) fut proprement enterré. Comme le note Grenon (1989, p. 186), lors du débat, le Montagnard Coupé de l'Oise déclara à propos du peuple : « Laissons-lui ignorer les atomes, et les molécules organiques, pourvu qu'il soit robuste et son champ bien cultivé ». Passant du plan de l'éducation générale à celui de *l'éducation par le travail*, et de l'enfant à *l'ouvrière*, on voit immédiatement se faire jour les similitudes : l'ouvrière est encadrée dans les usines — auxquelles il est au demeurant fait allusion de manière explicite dans le *Plan* de Lepelletier — comme elle l'est dans les *maisons d'éducation*, qu'on appellerait plus volontiers « maisons de redressement ». Dans l'industrie textile au XIX^e siècle, il existait d'ailleurs des établissements (à Jujurieux, à La Séauve, à Tarare, etc.) accueillant les *apprenties-ouvrières*, tenant à la fois, comme l'écrit Jules Simon dans un élan de sincérité, de la fabrique, de l'école et du couvent :

[L]es apprenties ne sont jamais seules, ni au dortoir, ni aux ateliers, ni au réfectoire, ni dans les cours. [...] [C]ette interdiction presque absolue de communication avec le dehors, constitue un régime qui effraye l'imagination. [...] C'est bien plus que le couvent, car c'est le couvent avec treize heures de travail. On se demande en quoi ce régime peut différer d'une maison de correction. (J. Simon, 1861, p. 55-56)

En Grande-Bretagne, à partir de 1834, date de l'adoption par le Parlement de la *New Poor Law*, on observe les mêmes effets pervers (Levine-Clark, 2000, p. 123) : le concept culturel de fragilité biologique et d'adéquation de la nature féminine avec les tâches ménagères entre en effet en conflit avec les fondements de cette loi postulant que la respectabilité dérive d'un travail salarié fondé sur la robustesse corporelle (« ablebodiedness »). Les asiles créés dans ce cadre (*workhouses*) et dans l'esprit d'un ordre « éducatif » là encore directement inspiré de Bentham, hébergeaient une majorité de jeunes miséreuses et d'enfants, et les conditions de vie y étaient très dures, insalubres, notamment en Irlande, à tel point qu'un certain nombre de révoltes de *wild workhouse girls* eurent lieu, en particulier à Dublin en 1860 (Clark, 2005).

ÉDUQUER L'OUTIL DE PRODUCTION PLÉBÉIEN ET LE BEL OBJET BOURGEOIS CONTEMPLATIF

Mais il y a plus. En effet, si l'on a classiquement d'un côté les salariés et de l'autre les entrepreneurs, on retrouve parallèlement une autre hiérarchie, celle de l'homme et de la femme. C'est la combinaison des deux qui explique la remarque liminaire de Jules Simon : *Où donc est le mal ? C'est que la femme, devenue ouvrière, n'est plus une femme.* (*ibid.* p. v-vi). Tout l'art des thuriféraires de l'industrialisation — et ils étaient légion, en France, en Europe et en Amérique — fut de démontrer, sur la base d'arguments fallacieux et sans reculer devant les plus monumentales contradictions, que l'état féminin n'était pas conciliable avec la vie d'atelier, où la femme était néanmoins indispensable, mais que sa place était au foyer, où elle n'aurait pourtant su demeurer — si elle n'était bourgeoise, puisqu'il convenait de compléter les maigres recettes du ménage. Faute d'une vision politique globale, qui ne faisait pas encore partie de la

« conscience philosophique et historique » des auteurs, ces contradictions n'apparaissent pas comme telles, mais comme de simples illustrations d'états sociaux, dont certains étaient bien sûr plus ou moins condamnables au regard de la « morale », mais surtout de la bonne marche des affaires (les bons patrons vs. les mauvais employeurs (peu nombreux) ; l'ouvrière chrétienne vs. l'ouvrière/grisette dévergondée, les belles usines modernes (en plein développement) vs. les ateliers insalubres (en voie de disparition), etc.) Il ressort de ceci que la *seule femme* au sens plein du terme, ne pouvait être que l'épouse ou la jeune fille bourgeoise vouée à l'entretien de la flamme du foyer. Quant à la manufacturière, elle ne pouvait que se louer des progrès sociaux accomplis et ne s'en prendre qu'à elle-même si elle n'accédait pas à l'instruction. En effet, pour Jules Simon (1861, p. ii) :

[On ne peut méconnaître] l'heureuse transformation qui s'est accomplie dans la condition sociale des ouvriers depuis un demi-siècle. La Révolution les avait affranchis comme hommes en leur donnant l'égalité devant la loi, et comme ouvriers en supprimant les maîtrises. La loi de 1833 sur l'instruction primaire⁴ les a délivrés d'une servitude plus pesante encore, en créant des écoles gratuites jusque dans les plus humbles villages et en multipliant dans les villes les écoles d'adultes qui rendent toutes les carrières accessibles au travail et à la capacité. On peut encore manquer de pain et d'abri suffisant en France, mais on n'y peut plus manquer des premiers éléments de l'instruction que par sa faute.

Quelques auteurs, dont le pasteur Tommy Fallot (1884, p. 10-12), l'un des membres influents du christianisme social, s'essayèrent à dénoncer cette hypocrisie, sans grand succès. Pourtant Fallot n'échappe pas plus que les autres à cette obsession du couple *vice / vertu*, évidemment lié au couple *argent / travail* et aux stéréotypes sur la supposée *nature féminine*:

Chez les travailleurs, l'éducation est regardée comme une jouissance de luxe qu'on n'a pas le droit de s'accorder. [...] J'ai parlé d'éducatons négligées et d'éducatons mal dirigées et ici je vise ce qui se passe dans les classes aisées. Etudiez les statistiques et vous verrez que le monde du vice se recrute en partie parmi les jeunes filles dont les parents ont été ruinés après avoir joui d'une bonne position. [...] [O]n a tout sacrifié à l'apparence, et ces demoiselles ont appris *l'art suprême de paraître*. [...] Travailler de leurs mains ou de leur tête ? mais elles en sont absolument incapables : coudre, faire la cuisine, quelle horreur ! Modiste ? vous n'y pensez pas ; institutrice ? encore moins. [...] [F]inalement, de peur de déchoir dans le travail, on glissera dans la boue.

C'est cet « art suprême de paraître » qui est décrit dans les moindres détails dans les ouvrages mondains des « baronnes » Staffe ou d'Orval. Selon Staffe, l'*élégance* et le *chic* sont le propre de la France : « Eh ! oui, *élégance*. [...] Une nation élégante ne tombe jamais dans certaines fautes basses. Elle peut commettre des folies, non des indignités. En ses plus mauvais jours, son *chic* subsiste. Donc la France est toujours le pays des gens du *bel-air* ». (1891, p. x) Il s'ensuit que les pauvres, et tout particulièrement les femmes démunies, étaient symboliquement exclus de la nation. Toutefois, et le paradoxe n'est qu'apparent, cet art de paraître ne vaut, pour les femmes et surtout pour les jeunes filles de la bourgeoisie, qu'à *l'intérieur* des lieux privés (salons) ou publics, tels que théâtres, opéras, salles de concert et bals de bienfaisance. D'une façon générale, les femmes, fussent-elles de la meilleure naissance, devaient, dans la rue, faire montre de la plus insigne discrétion et pour ainsi dire, d'invisibilité. Selon d'Orval (1901, p. 292) :

⁴ Loi Guizot du 28 juin 1833 sur l'instruction primaire.

Une jeune fille [...] sera alors vêtue assez simplement et marchera assez vite, sans s'arrêter aux étalages des magasins, évitant de lancer des regards à droite ou à gauche. Souvent il est même préférable, pour une jeune fille, d'être seule qu'accompagnée d'une bonne beaucoup plus jeune qu'elle et d'un minois attrayant.

A quatorze ans, bien souvent elle a trop vu, trop entendu, trop lu quelquefois ; à quinze ans, son ingénuité est presque calculée ; elle semble honteuse de ce qui fait son charme ; à seize ans, il lui paraît amusant de poser à la fille « bon garçon ». Mais il ne faut pas être pessimiste. Il y a, heureusement, encore beaucoup de jeunes filles charmantes, telles que nous voudrions voir les nôtres, dont l'éducation aura été l'objet de soins incessants, d'une sollicitude de tous les instants. Que d'attention ne faut-il pas pour élever une enfant ! Son éducation se compose de mille riens, de conseils, d'exemples, qui doivent la laisser insouciant et riense ;



In Baronne d'Orval, 1901

Il est remarquable que l'on retrouve les mêmes prescriptions s'agissant de la jeune fille du peuple, comme le préconise l'ouvrage d'éducation ménagère de Louise Sagnier (1896, p. 164-165), dont l'orientation est très nettement laïque. La directrice d'école normale fait exactement les mêmes recommandations que la mondaine d'Orval :

Une enfant bien élevée [...] quand elle est seule dans la rue, [...] marche posément, sans courir ni flâner. Elle ne se retourne pas pour voir les passants, ne s'arrête pas à regarder l'étalage des magasins et encore moins les images des petits journaux exposés dans les kiosques ; elle ne lit pas les affiches. [...] [E]lle ne cause pas à voix haute ; elle évite les rires bruyants, les stations devant les magasins (fig.63) et tout ce qui pourrait les faire remarquer, ses compagnes et elle.

De la tenue.



89. Rien n'est laid comme une petite fille qui se tient mal. — On dit souvent, pour excuser la mauvaise tenue d'une fillette : « Elle est à l'âge ingrat » ou encore : « Elle grandit trop vite et ne sait comment se tenir » (fig. 36).

On a tort de parler ainsi, car l'enfant qui prend de mauvaises habitudes de tenue les conserve toute sa vie.

Soyez sûres que si, par exemple, vous vous habituez à porter la tête en avant, à arrondir votre dos, à ne pas vous tenir d'aplomb sur vos jambes quand vous êtes debout, vous conserverez plus tard ces habitudes disgraci-

Fig. 36. — Elle grandit trop vite et ne sait comment se tenir.

In Louise Sagnier, 1896



Fig. 63. — Une enfant bien élevée évite les stations devant les magasins.

In Louise Sagnier, 1896

Dans son opuscule, publié après le vote de la loi Combe (1905), portant séparation de l'Église et de l'État, à laquelle elle est opposée, Marguerite Jules-Simon, tient elle aussi le même discours, à propos de la jeune ouvrière :

Votre journée est terminée [...]. Les mauvais livres s'étalent dans les librairies et les kiosques, ne vous y arrêtez pas, les titres séduiraient votre curiosité et vous seriez tentée d'acheter ces dangereux conseillers [...]. Durant votre route, vous côtoyez des promeneurs et des boulevardiers qui s'ennuient et cherchent une distraction à leur oisiveté. Votre minois de petite Parisienne les attire ; ils commenceront par un compliment, finiront par vous entraîner dans la chute la plus honteuse [...]. Evitez les regards par votre grande dignité et la simplicité de votre toilette. (1911, p. 26-27)

On peut décrypter ces textes comme des métaphores de l'exclusion de la femme de la vie publique, mais aussi des affaires privées sérieuses qui — dans la bourgeoisie — se discutent au *fumoir*. Comme le font remarquer Satina et Hultgren, d'une manière générale, le corps féminin est essentiellement valorisé de manière passive, alors qu'il est « absent » lorsque la compétence physique s'exprime par le mouvement (2001, p. 525). On peut penser ici au petit texte ironique de Baudelaire *Maximes consolantes sur l'amour* (1975, p. 549) :

La bêtise est souvent l'ornement de la beauté ; c'est elle qui donne aux yeux cette limpidité morne des étangs noirâtres, et ce calme huileux des mers tropicales. La bêtise est toujours la conservation de la beauté ; elle éloigne les rides ; c'est comme un cosmétique divin qui préserve nos idoles des morsures que la pensée garde pour nous, vilains savants que nous sommes !

D'une manière hélas cette fois très sérieuse, le Professeur de médecine Fonssagrives, auteur de plusieurs ouvrages consacrés à l'éducation des filles. œuvrait de manière très active à promouvoir cette nonchalance « huileuse » confinant à l'absence de pensée critique :

[M]ais, si je veux qu'elle [la jeune fille] soit instruite, je veux qu'elle soit munie de l'instruction de son sexe et pas du tout de celle de l'autre. Elle a son organisation à elle, ses mœurs à elle, sa mission à elle ; je veux aussi qu'elle ait son programme d'études séparé. Si elle peut revendiquer légitimement sa part des *sublimes clartés*, ce n'est que pour les faire rayonner sur le berceau et sur le foyer domestique, les deux pôles de sa vie. Elle est un être essentiellement caché, primordialement destiné à la vie privée : la vie publique, pour quelque petite part qu'elle s'y mêle, en fait un être étrange, hybride et en quelque sorte déclassé. (1869, p. 223-224)

Cette représentation de la femme bourgeoise est monnaie courante sous le second empire et la III^e République. Son infériorité mentale et physique est censée être établie de façon certaine, notamment par les travaux de l'anthropologie physique (Broca) et par les neurologues (Bonnot 2004 ; Bonnot et Boë, 2006), comme par exemple le célèbre James Crichton-Browne, co-fondateur de la revue *Brain*, qui entreprit des travaux sur l'électrostimulation du cerveau. Dans un article de « vulgarisation », publié dans *The Parents Review* (périodique fondé par l'éducatrice britannique très bien-pensante Charlotte Mason), Crichton-Browne n'hésitait pas à soutenir que non seulement le cerveau des femmes était moins volumineux que celui de l'homme, mais qu'en outre la vascularisation en était très différente : chez la femme, la région postérieure du cerveau serait mieux vascularisée que la partie antérieure, l'inverse se vérifiant chez l'homme. Cette observation — évidemment dénuée de tout fondement — conduirait la femme à être plus intuitive, à développer davantage les aspects sensoriels, le mâle ayant davantage de dispositions s'agissant de la volition et des processus idéo-moteurs (1892). Ceci conduit l'éminent neurologue à prendre des positions pédagogiques d'une

misogynie aujourd'hui intolérable et ridicule — mais qui s'intégraient fort bien au discours didactique de la fin du XIX^e siècle :

[..] I met in the country a high-school girl who was reading Lucretius for her recreation, but she failed lamentably in the task I prescribed for her — that of boiling a potato. Now I am sure much more of the happiness and wholesomeness of life hinges on the boiling of potatoes than on the interpretation of Lucretius and his dark and doubtful saying. (1892)

Les manuels d'éducation féminine au XIX^e siècle ne contiennent donc qu'une sagesse de pacotille où les jeunes filles, et plus largement les femmes, sont réifiées et présentées, dans le « meilleur des cas », comme de plaisants objets dont l'identité ne peut être saisie que dans la dépendance et l'ombre de l'époux et de la famille ; à ceci s'ajoute que pour la jeune femme de milieu modeste, la seule issue est celle du *sacrifice*, de la renonciation à la vie, puisque comme le recommandait Marguerite Jules-Simon, il lui fallait déposer au pied du crucifix, travail, luttés et victoires, autrement dit se résigner jusqu'à la mort (souvent précoce) à l'asservissement social, moral et économique. On comprend parfaitement que Sir Crichton-Browne ait préféré, pour le confort d'une société momentanément figée dans ses certitudes, que l'on enseigne au *beau sexe* l'art d'accommoder les pommes de terre bouillies, plutôt que l'exégèse du *De natura rerum* et la philosophie épicurienne d'un Lucrèce.

Références

- Baudelaire, Charles, *Œuvres complètes*, 1, éd. Claude Pichois, Paris, Gallimard, Pléiade, 1975.
- Bechtold, Brigitte, H., « Infanticide in 19th century France : a quantitative interpretation », *Review of Radical Political Economics*, 33, 165-187, 2001.
- Bonnot Jean-François P., « 'La grande ville s'évapore / Et pleut à verse sur la plaine / Qu'elle sature' : à propos de la dilution de quelques marqueurs sociaux et linguistiques de l'urbanité », XXIII^e Colloque d'Albi : *Les langages de la ville*, 69-78, Toulouse, CALS/CPST, 2003.
- , « Le style du Maître et les inconstances du Chœur : réception et incidence des travaux de Paul Broca sur l'origine des races et des langues dans la seconde moitié du XIX^e siècle », *Trav. Institut Phonétique Strasbourg*, 34, 17-33, 2004.
- ; Boë, Louis.-Jean, « Représentations et fantasmes de la fécondité et de l'hybridation dans les travaux de la Société d'Anthropologie de Paris », Communication au *Colloque international 'Corps en famille'*, Besançon, 22-23 juin 2006, à paraître.
- Boriczka, Jocelyn, Marie, « The virtues of vice : the Lowell mill girl debate and contemporary feminist ethics », *Feminist Theory*, 7/1, 49-67, 2006.
- Clark, Anna, « Wild workhouse girls and the liberal imperial state in mid-nineteenth century Ireland », *Journal of Social History*, 39/2, 389-410, 2005.
- Crichton-Browne, James, « An oration on sex in education », *The Parents Review*, III/3, 254-266, 1892.
- D'Orval (baronne) [comtesse de Tramar], *Usages mondains. Guide du savoir-vivre moderne dans toutes les circonstances de la vie*, Paris, Victor-Havard, 6^e éd., 1901.
- Das Gupta, Monica, « Life course perspectives on women's autonomy and health outcomes », *Health Transition Review, Supplement*, 6, 213-231, 1996.
- Daubié, Julie-Victoire, *La femme pauvre au dix-neuvième siècle*, [1866], avant-propos de M. Perrot, préface d'A. Thiércé, Paris, Côté-femmes, 1992.
- Duroux, Rose, « The temporary migration of males and the power of females in a stem-family society : the case of 19th-century Auvergne », *History of the Family*, 6, 33-49, 2001.
- Fallot, Tommy, *La femme esclave*, Ligue pour le relèvement de la moralité publique, Paris, Fischbacher, 1884.
- Fonssagrives, Jean-Baptiste, *L'éducation des jeunes filles, ou Avis aux mères sur l'art de diriger leur santé et leur développement*, Paris, L. Hachette, 1869.
- Freyermuth Sylvie ; Bonnot, Jean-François, P., « Style et architectonique dans l'œuvre de C.-N. Ledoux, une utopie de pierre et de papier », Colloque *Architecture, littérature et autres arts : interactions, hybridations*, (Paris, 2006), Limoges, PUL, Coll. « Espaces Humains », 2007.
- Grenon, Michel, « Science ou vertu ? L'idée de progrès dans le débat sur l'instruction publique ; 1789-1795 », *Etudes françaises*, 25, 2/3, 177-190, 1989.
- Jules-Simon, Marguerite, *La vie de l'ouvrière*, Paris, Bloud, 1911.
- Le Cour Grandmaison, Olivier, « Éducation et République : la machinerie éducative de Lepelletier », *History of European Ideas*, 21/5, 647-657, 1995.

- Lepelletier, Michel, *Plan d'éducation nationale de Michel Lepelletier, présenté à la convention par Maximilien Robespierre, au nom de la commission d'instruction publique*, Paris, Convention nationale, 1793.
- Levine-Clark, Marjorie, « Engendering relief : Women, ablebodiedness and the New Poor Law in early Victorian England », *Journal of Women's History*, 11/4, 107-130, 2000.
- Mangin, Claude, « Géographies d'une ville industrielle américaine : Lowell en modèles chronographiques », *Mappemonde* 68, 4, 25-29, 2002.
- Marillaud, Pierre, « Le *Manuel de l'ouvrier* ou le 'sapientème' manquant », in Freyermuth Sylvie, (éd.), *Le livre de sagesse : le registre*, Bern, Peter Lang, 2006.
- Montrie, Chad, « 'I think less of the factory than of my native dell' : Labor, nature, and the Lowell 'Mill girls' », *Environmental History*, 275-295, avril 2004.
- Parent-Duchatelet, Alexandre-Jean.-Baptiste, *De la prostitution dans la ville de Paris*, [1836], Paris, Baillière, tome 1, 3^e éd., 1857.
- Ripa, Yannick, *Les femmes, actrices de l'Histoire, France, 1789-1945*, Paris, Armand Colin, 2004.
- Sagnier, Louise, *La fillette bien élevée. Livre de lecture à l'usage des écoles de filles*, Armand Colin, 1896.
- Satina, Barbara ; Hultgren, Francine, « The absent body of girls made visible : Embodiment as the focus in education », *Studies in Philosophy and Education*, 20, 521-534, 2001.
- Simon, Jules, *L'ouvrière*, Paris, Hachette, 1861.
- Staffe Blanche, (baronne), *Usages du monde, règles du savoir-vivre dans la société moderne*, Paris, Victor-Havard, 24^e éd., 1891.
- Van Poppel, Frans, « Long-term trends in relative health differences between men and women », *European J. of Obstetrics and Reproductive Biology*, 93, 119-122, 2000.
- Villermé, Louis-René, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, Yves Tyl (éd.), Paris, 10/18 ; éd. numérique : <http://classiques.ucaq.ca>.